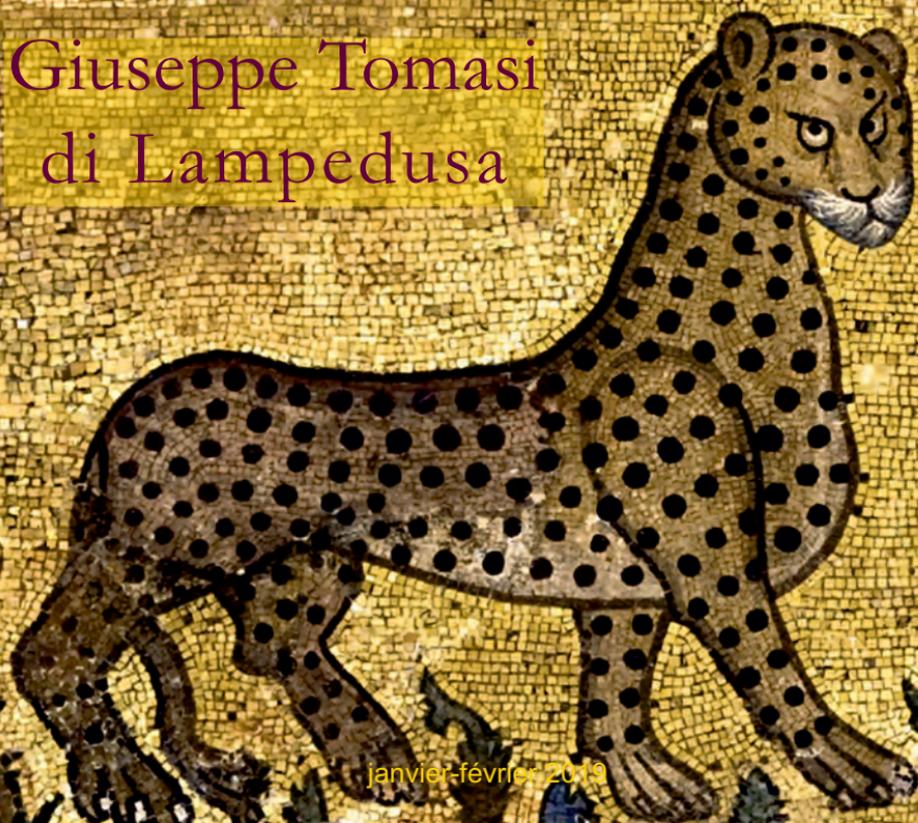


europa

revue littéraire mensuelle

Giuseppe Tomasi
di Lampedusa



janvier-février 2019

Surprenant Lampedusa ! Le Guépard, bien sûr, tout le monde connaît, tout le monde admire le roman de l'écrivain sicilien, l'évocation seule du titre fait lever en chacun une myriade d'images aussi belles et désolantes que le spectacle d'un palais en ruine. S'égare-t-on dans son œuvre, on y rencontre, il est vrai, tout le chatoisement, et l'obscurité aussi, soleil et ombre mêlés, d'un royaume évanoui, une salle de bal oubliée à Palerme, la sauvagerie de la côte syracusaine, l'ondulation des collines derrière Agrigente, le labyrinthe d'un château familial endormi au fond d'un désert. À lui seul le nom du Guépard contient la Sicile, l'histoire du passage de l'Italie à l'âge moderne, la survivance du passé dans le présent, la beauté poignante des souvenirs saccagés. Un roman fait pour parler aux chercheurs du temps perdu donc, aux archéologues de l'irréversible. S'il n'y avait que cela... Le Guépard fut publié en 1958. S'il est universellement connu, l'unique roman de Lampedusa souffre encore de se voir réduit souvent en France à quelques stéréotypes qui empêchent de le lire vraiment : le prince mélancolique, le désir conquérant, la Sicile éternelle, l'éphémère des réalisations humaines sous les étoiles. Une relecture s'impose donc pour donner à l'œuvre toute la richesse qui est la sienne et proposer aux lecteurs toujours plus nombreux des éclairages nouveaux sur l'art romanesque de ce qu'Aragon a appelé, à sa parution, « un des grands romans de toujours ». Oui, il est temps de relire Lampedusa. Pour rendre justice, aussi, à un auteur qu'il ne faut pas craindre de placer aux côtés des grands Européens ses contemporains du siècle dernier. Pour découvrir toute l'étendue de son œuvre, qui ne se limite pas au seul roman qui a fait sa légende, et pour entrer dans un laboratoire d'écriture finalement peu connu et à tout le moins singulier.

Pascal Dethurens, Aragon, Gioacchino Lanza Tomasi, Manuela Bertone, Frédérique Toudoire-Surlapierre, Lise Bossi, Nunzio Zago, Florence Godeau, Francesca Orestano, Emanuele Cutinelli-Rendina, Sylvie Servoise, Mathieu Jung, Maria Maruggi, Salvatore Silvano Nigro, Lucio Piccolo.

CAHIER DE CRÉATION

Durs Grünbein • Alberto Nessi • Jérôme Meizoz • Liu Xia • Marilyn Hacker • Fabrizio Bajec • Dorothea Grünzweig • Mathias Lair

DIRES & DÉBATS

Ludovic Degroote • Josep M. Fulquet • Marie de Quatrebarbes et Maël Guesdon

CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50098-9

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



Le numéro 20 €

SOMMAIRE

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA

Pascal DETHURENS	3	« Un des grands romans de toujours ».
ARAGON	6	Un grand fauve se lève sur la littérature.
Gioacchino LANZA TOMASI	16	Souvenirs d'une amitié.
Manuela BERTONE	23	L'art romanesque du <i>Guépard</i> .
Pascal DETHURENS	34	Le télescope et la loupe.
Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE	43	La lenteur comme distinction.
Lise BOSSI	56	Une tesselle après l'autre.
Nunzio ZAGO	66	Comment relire <i>Le Guépard</i> .
Florence GODEAU	78	La relation père(s)-fils.
Francesca ORESTANO	87	Nourriture, détérioration, cannibalisme et dégénérescence.
Maria MARUGGI et Mathieu JUNG	103	Espaces et paysages modernistes.
Emanuele CUTINELLI-RENDINA	127	Les vicissitudes du texte du <i>Guépard</i> .
Sylvie SERVOISE	138	Une poétique du mélange.
Mathieu JUNG	151	Shakespeare, « le seigneur des ombres et des sourires ».
Salvatore Silvano NIGRO	160	Marguerite de Lampedusa.
Lucio PICCOLO	165	Le prestidigitateur.

CAHIER DE CRÉATION

Durs GRÜNBEIN	170	Autoportrait sur fond violet.
Alberto NESSI et Jérôme MEIZOZ	175	Histoires de village.
Liu XIA	190	Zone sous le vent.
Marilyn HACKER	195	Calligraphies.
Fabrizio BAJEC	201	Ouverture des repréailles.
Dorothea GRÜNZWEIG	204	Trouver et perdre.
Mathias LAIR	214	Du Viêt Nam que reste-t'y.

DIRES & DÉBATS

Ludovic DEGROOTE	220	Les mots et les morts.
Josep M. FULQUET	231	Sous le réel apparent.
Marie de QUATREBARBES et Maël GUESDON	243	Petits laboratoires de poche.

CHRONIQUES

Marie-Christine NATTA	248	Baudelaire antimilitariste ? Baudelaire antipatriote ?
-----------------------	-----	---

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	263	Des existences comme un dessin mal fixé.
---------------	-----	--

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	269	Merveilles de l'octosyllabe.
-------------------	-----	------------------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEG	275	Le jeu de l'homme et du destin.
----------------	-----	---------------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	278	Résistances afro-américaines.
----------------	-----	-------------------------------

La musique

Béatrice DIDIER	281	Couperin le Grand.
-----------------	-----	--------------------

Les arts

Michel DELON	285	Les étranges bâtisses de Lequeu.
--------------	-----	----------------------------------

NOTES DE LECTURE

290

POÉSIE

Antoine EMAZ : *Prises de mer et D'écrire, un peu*, par Jacques Lèbre.

MAJNÛN : *Le Fou de Laylá*, par Karim Haouadeg.

Bertran de BORN : *Haut & fort — Chansons*, par Michel Ménaché.

Carl RAKOSI : *Amulette*, par Murièle Camac.

Étienne FAURE : *Tête en bas*, par Jacques Lèbre.

Laurent ALBARRACIN : *Res rerum*, par Alain Roussel.

Patrick QUILLIER : *Voix éclatées*, par Françoise Paoli.

Fabrizio BAJEC : *La Collaboration*, par Fabio Pusterla.

Jacques ANCET : *Voir venir Laisser dire*, par Isabelle Lévesque.

Angèle PAOLI et Stéphan CAUSSE : *Rendez-vous à l'arbre bruyère*,
par Marie-Hélène Prouteau.

Christian TARTING : *Voci sprecate*, par Gérard Arseguel.

Jean-Pascal DUBOST : *& Leçons & Coutures II*, par Alain Roussel.

Georges DRANO : *Entrer dans le paysage*, par Marc Wetzel.
Thierry RENARD : *La nuit est injuste*, par Michel Ménaché.
Florence ISSAC et Michel CARLON : *D'un instant à l'autre*, par Gérard Glatt.
Charles-Mézence BRISEUL : *Ivar Ch'Vavar*, par Mathieu Jung.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS, THÉÂTRE

Anne-Marie GARAT : *Le Grand Nord-Ouest*, par Henri Mitterand.
Michel JULLIEN : *L'Île aux troncs*, par Daniel Morvan.
Marc GRACIANO : *Le Sacret*, par Cécile A. Holdban.
Bernard MANCIET : *Romans*, par Philippe Gardy.
Natsu MIYASHITA : *Une forêt de laine et d'acier*, par Brigitte Ferrand.
Françoise ASCAL : *La Barque de l'aube, Camille Corot*, par Pierre Leceur.
Henri THOMAS : *Silence et soleil dans la chambre*, par Bernard Baillaud.
Édith de LA HÉRONNIÈRE : *Trinacria*, par Mathieu Jung.
Didier LAROQUE : *Le Dieu Kairos*, par Antoine Montault.
Denis MONTEBELLO : *Comment écrire un livre qui fait du bien ?*
et *Ce vide lui blesse la vue*, par Marc Petit.
Bernard PINGAUD : *Piété filiale*, par Alexis Weinberg.
Abdulrahman et Nadjat KHALLOUF : *La Télécommande*, par Michel Ménaché.
Jean-Pierre ORBAN : *Toutes les îles et l'océan*, par Maëline Le Lay.
Jacques LE SCANFF : *Le Pitre, ses mots issus d'un ciel de suie*, par Thierry Romagné.

CORRESPONDANCE

Philippe JACCOTTET & Henri THOMAS : *Pépiement des ombres*, par Bernard Baillaud.
Blaise CENDRARS et Jacques-Henry LÉVESQUE : *Correspondance 1922-1959* ;
Jean-Carlo FLÜCKIGER : *Cendrars et le cinéma* ; Catalogue de l'exposition *Blaise Cendrars*
et *Sonia Delaunay — La Prose du transsibérien*, par Colette Camelin.

ESSAIS, DIVERS

Michelle PERROT : *George Sand à Nohant*, par Béatrice Didier.
Charles COUSTILLE : *Antithèses : Mallarmé, Péguy, Paulhan, Céline, Barthes*,
par François Souvay.
Michel CHARLES : *Composition*, par Béatrice Didier.
Yalla SEDDIKI : *Rimbaud is Rimbaud is Rimbaud is Rimbaud. Rien de Nouveau*
chez Rimbaud, par Hervé Sanson.
André JOB et Sylviane COYAULT (dir.) : *Dictionnaire Jean Giraudoux*, par Jacques Poirier.
Serge BONNERY & Alain FREIXE : *Les Blessures de Joë Bousquet 1918-1939*,
par Michel Ménaché.
Pauline BRULEY (dir.) : *Michel Chaillou, les voix retrouvées*, par Pascal Lefranc.
Olivier PENOT-LACASSAGNE et Gaëlle THÉVAL (dir.) : *Poésie & Performance*,
par Frédérique Cosnier-Laffage.
Naghm HODAIFA : *Marwan, face à face*, par Martine Monteau.

Notre couverture : Détail d'une mosaïque du palais des Normands, Palerme, XII^e siècle.

© Luigi Nifosi / La Collection.

© Europe, 2019

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA

« UN DES GRANDS ROMANS DE TOUJOURS »

Surprenant Lampedusa ! *Le Guépard*, bien sûr, tout le monde connaît, tout le monde admire le roman de l'écrivain sicilien, l'évocation seule du titre fait lever en chacun une myriade d'images aussi belles et désolantes que le spectacle d'un palais en ruine. S'égare-t-on dans son œuvre, on y rencontre, il est vrai, tout le chatoiement, et l'obscurité aussi, soleil et ombre mêlés, d'un royaume évanoui, une salle de bal oubliée à Palerme, la sauvagerie de la côte syracusaine, l'ondulation des collines derrière Agrigente, le labyrinthe d'un château familial endormi au fond d'un désert. À lui seul le nom du *Guépard* contient la Sicile, l'histoire du passage de l'Italie à l'âge moderne, la survivance du passé dans le présent, la beauté poignante des souvenirs saccagés. Un roman fait pour parler aux chercheurs du temps perdu donc, aux archéologues de l'irréversible. S'il n'y avait que cela...

2018, par chance, a coïncidé avec un anniversaire important, le soixantième, dans la postérité du roman, publié en 1958. Et la distance qui nous sépare aujourd'hui du texte devenu mythique nous permet de prendre du recul par rapport à ces images toutes faites. Auteur fétiche de la littérature du XX^e siècle tant en Italie que dans l'Europe entière, Giuseppe Tomasi di Lampedusa jouit d'une réputation sans égale mais en partie faussée par le film que Visconti a tiré du *Guépard*. S'il est universellement connu, l'unique roman de Lampedusa souffre encore de se voir réduit souvent en France à quelques stéréotypes qui empêchent de le lire vraiment : le prince mélancolique, le désir conquérant, la Sicile éternelle, l'éphémère des réalisations humaines sous les étoiles. Une relecture s'impose donc pour donner à l'œuvre toute la richesse qui est la sienne et proposer aux lecteurs toujours plus nombreux des éclairages nouveaux sur l'art romanesque de ce qu'Aragon a appelé, à sa parution, « un des grands romans de toujours ».

Un roman, bel et bien. Et non un film. Sans doute plus personne n'est en mesure de lire le *Guépard* sans voir les traits de Burt Lancaster dans le rôle

du prince Fabrizio, ceux de Claudia Cardinale dans celui d'Angelica ou ceux d'Alain Delon dans celui de Tancredi. Rançon de la gloire. Mais il importe de rappeler que le texte n'a pas attendu l'année 1963 pour accéder au rang d'œuvre mythique lorsque son adaptation a reçu la Palme d'or au festival de Cannes : publié en 1958 par les soins de Giorgio Bassani, alors directeur des éditions Feltrinelli, le roman a remporté le prix Strega, l'équivalent de notre Goncourt, et créé l'événement le plus important de la littérature italienne d'après-guerre. Juste récompense, même posthume, pour l'un des auteurs les plus secrets qui soient, mort rempli d'amertume un an plus tôt après s'être vu refuser son manuscrit par les éditeurs. Mal reçu d'abord, sauvé du silence ensuite, adapté pour le moins librement et saturé de commentaires enfin, c'est à ce texte singulier que ce numéro d'*Europe* se propose de revenir pour reprendre la lecture sur de nouveaux frais.

Il Gattopardo, certainement, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, mais c'est aussi l'une de ses difficultés, a tout d'un roman piège. À croire que son auteur a recherché les obstacles, ou élevé le mystère au rang d'œuvre d'art. Giuseppe Tomasi, duc de Palma, prince de Lampedusa, baron de Montechiaro et de la Torretta, issu d'une des plus anciennes familles aristocratiques de Sicile, entre dans la vie littéraire italienne avec un roman sur la disparition du monde d'hier à la veille de la commémoration du centenaire de l'unité du pays : de l'art de mal choisir son moment, ou son sujet.

Plus étonnant encore, un homme passionné de lecture, grand connaisseur des littératures européennes, qui attend d'arriver à la fin de sa vie pour devenir un écrivain : né en 1896, il a cinquante-huit ans quand il commence à écrire son premier — et dernier — roman en 1954, soixante quand il l'achève, avant de mourir en 1957. Une tentative qui est en même temps un testament. Un coup d'essai qui est en même temps un coup de maître.

Énigmatique aussi, le projet qu'il forme d'abord d'écrire le roman d'une journée de son aïeul, sur le modèle de l'*Ulysse* de Joyce, et qui se changera en fresque historique de la famille Salina, à la ressemblance plutôt des *Vagues* de Virginia Woolf. Et cela sans se départir jamais de son admiration de toujours pour Stendhal...

Incompréhensible peut-être enfin, et surtout, son approche de l'écriture du roman. Les spécialistes historiques de l'écrivain ont dit, Francesco Orlando en tête, la réception complexe du *Guépard*, les polémiques qu'il a soulevées et qui tiennent aux difficultés du texte. Qui percera un jour les secrets qui l'émaillent ? Car tout chez Lampedusa se construit sur des zones d'ombre. Le prince Fabrizio est trop attaché au passé pour se compromettre avec le présent, ce présent dont il se détourne en se réfugiant dans la contemplation des espaces stellaires, mais il est trop intelligent pour résister à l'inévitable.

Tancredi, son neveu séducteur et cynique, se jette à corps perdu dans l'aventure garibaldienne, mais c'est pour borner l'espace de ses conquêtes à celle d'Angelica à la grâce ensorceleuse. À côté de la noblesse qui sort de l'Histoire, la bourgeoisie prend peu à peu le pouvoir. Don Calogero et sa fille connaissent une ascension sociale fulgurante, mais leur vulgarité est rachetée, chez lui par l'intelligence, chez elle par la beauté. Et la Sicile meurt sous leurs yeux, mais la Sicile reste pour eux le lieu de l'éternité.

Le roman est un piège, décidément. Comme l'est la plus célèbre des nouvelles de Lampedusa, *Le Professeur et la Sirène*, écrite à la même époque que lui et qui l'éclaire de ses feux troubles. Un vieux savant a vécu un amour hors du commun cinquante ans plus tôt et ne cesse d'entendre l'appel du passé, mort à la vie pour avoir connu cette passion de jeunesse, mais vivant comme personne dans l'adoration de celle qu'il retrouvera pour toujours. L'amour fait-il vivre ou mourir, Lampedusa dit l'un et l'autre, il dit les deux, mais justement, les deux ensemble. Impossible de démêler les voix discordantes du récit : ne reste qu'à les entendre dans leur simultanéité sous peine de demeurer sourd au texte, c'est-à-dire de l'appauvrir.

Mais c'est que tout, dans l'écriture du romancier sicilien, est fait pour nous surprendre ; mieux (ou pire), tout est fait pour empêcher le lecteur d'entrer dans l'œuvre. Comme le vol-au-vent dont il faut percer la croûte avant d'en déguster l'intérieur dans le *Guépard*, comme aussi les oursins que défendent leurs épines avant d'en savourer la chair dans la nouvelle de la sirène, le texte lampedusien est d'un abord abrupt. Nul n'y entre sans en forcer quelque peu la surface. Et pour y trouver quoi ? La somptuosité d'un univers désuet peut-être, l'intensité d'une jouissance délétère peut-être encore, mais le vide aussi qui se cache derrière le beau sourire d'Angelica, le vide et la promesse de la mort que le prince scrute chaque nuit au bout de son télescope.

Il est temps en France de relire Lampedusa. Pour rendre justice, déjà, à un auteur qu'il ne faut pas craindre de placer aux côtés des grands Européens ses contemporains du siècle dernier. Mais pour découvrir aussi toute l'étendue de son œuvre, qui ne se limite pas au seul roman qui a fait sa légende ni, encore moins, aux images du film venues se superposer au texte jusqu'à l'occulter parfois. Pour entrer dans un laboratoire d'écriture finalement peu connu et à tout le moins singulier.

« Vous devriez écrire des romans », suggère Chevalley à Don Fabrizio qui vient de lui narrer une blague au milieu du *Guépard*. Une blague, le roman ? Rien de plus dur que d'en raconter une qui tienne. Mais rien de plus jubilatoire aussi que d'en percer le sens. C'est le pari qu'ont fait les contributeurs du présent numéro d'*Europe*.